

La Tête en Noir

Trophée du
Meilleur ouvrage
critique

PRIX
MAURICE RENAULT 2018

N°202
GRATUIT
SN1142-9216

Janvier
Février
2020

LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE Guerres de succession

Il est difficile de concevoir à la lecture de l'ouvrage de non-fiction de Charles Brandt *J'ai tué Jimmy Hoffa* que la mafia était inconnue des Américains jusqu'en 1957. Pourtant, c'était bien le cas avant que le FBI admette qu'une organisation tentaculaire chapeautait la pègre. Ce livre très intéressant sur les liens entre la mafia et les syndicats relate la vie de Frank Sheeran. L'homme d'origine irlandaise a passé 411 jours sur différents fronts pendant la Seconde Guerre mondiale. Il a débarqué en Sicile (très important) puis sur la côte italienne. Des horreurs, il en a vu. Et il va en commettre. D'abord chauffeur d'un camion qui transporte de la viande, il traficote. Puis, lorsqu'il montre qu'il n'est pas une balance, on lui demande de faire d'autres choses. Toujours un peu plus illégales. Avant qu'on lui pose la question qui tue : « Est-ce que tu repeins les maisons ? ». Dans le jargon de la pègre cela s'apparente à : « Es-tu capable de tuer ? ». À partir de là, la vie de Frank Sheeran change du tout au tout. Il fait la rencontre de Jimmy Hoffa, président du syndicat des Teamsters, le plus important des camionneurs aux États-Unis. Un homme plus connu dans les années 1950 qu'Elvis Presley. Un homme plus connu dans les années 1960 que les Beatles. Le livre raconte la relation triangulaire entre Frank Sheeran, Jimmy Hoffa et Russell Bufalino, parrain sicilien de la mafia. Le point de bascule de l'histoire c'est quand Bobby Kennedy réussit à coincer Jimmy Hoffa, et que ce dernier est obligé de passer la main de la présidence du syndicat. Il restera cinq années sous les barreaux et ne comprendra pas que le monde a changé en son absence. Véritable immersion dans l'histoire interlope américaine, c'est aussi un lien entre la mafia, la politique et l'Histoire. Charles Brandt est un ancien procureur qui a réussi à enregistrer les confidences de Frank Sheeran qui voulait être en paix avec sa conscience avant d'affronter la mort. On y découvre comment un homme ordinaire, qui a l'excuse d'avoir commis des horreurs pendant la guerre, intègre une organisation criminelle, gravit les échelons et participe parfois à son corps défendant à la grande Histoire. Et comment il a détruit sa famille (l'une de ses filles refusera de lui parler jusqu'à sa mort) et été obligé

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

ABIMÉ DANS L'ABYME

On connaît tous le prolifique et talentueux britannique **ANTHONY HOROWITZ** qui a cassé la baraque avec sa série d'aventures pour ados « *Alex Rider* » (20 millions d'exemplaires à travers le monde). « Désigné par les héritiers de Conan Doyle pour écrire deux romans de Sherlock Holmes », c'est rebelote avec ceux de Ian Fleming pour de nouveaux James Bond. Et rebelote pour les scénarios TV d'« *Hercule Poirot* » tirés d'Agatha Christie ! N'en jetez plus !

Horowitz rend d'ailleurs hommage à « la duchesse de la mort » dans son épais livre « **Comptine Mortelle** » repris du Masque grand format au Livre de Poche en 2019. Roman dans le roman ; jeu sur les codes chrétiens ; regard sur le monde de l'édition ; intrigue en miroir... Hou là là ! C'est ambitieux. Forçons-nous pour « *la Tête en Noir* » malgré ses six cents pages. Lisons.

Enjeu : Le prologue (avec typo « normale ») est conté par une éditrice narratrice qui commence la lecture du dernier manuscrit d'ALAN CONWAY « *Épitaphe de la pie* », qui nous est ensuite donné tel quel avec page de titre, intro sur l'auteur, liste de ses œuvres précédentes et slogans publicitaires signés du Daily Mail, de Robert Harris et de Ian Rankin. Ce roman policier situé en 1955 (300 pages en typo « d'ordinateur ») est (soit disant) la septième aventure du détective d'origine allemande Fidèle Staupert (série qui fait la fortune de son auteur et de sa maison d'édition). Tout au bout de l'intrigue, le lecteur (et l'éditrice narratrice du prologue) découvre(nt) qu'il manque les chapitres finaux ! La narratrice prend donc la suite dans les 270 pages suivantes (en typo normale). Elle y mène une enquête non seulement au niveau des chapitres manquants mais aussi sur l'auteur Alan Conway, sa vie, ses

œuvres, ses relations avec ses éditeurs. Elle établit des ponts entre la dernière fiction qu'elle vient de lire (où le détective apprend qu'il a une tumeur au cerveau) et la propre santé de l'auteur. Les chapitres manquants cachaient une manœuvre criminelle ! L'éditrice manque d'y laisser sa peau. Les chapitres manquants sont donnés ensuite (en typo ordi). Il y a donc deux romans et deux types de discours pour une intrigue fictive et une intrigue « réelle » (qui est en fait tout aussi fictive mais qui apparaît comme une étude sur la fiction qu'on vient de lire). Ce sont les sujets vertigineux de la mise en abyme que l'universitaire et psychanalyste PIERRE BAYARD traite chez Minuit en une centaine de pages. HOROWITZ, lui, les met en scène sous une forme et une longueur romanesques.

Le roman policier d'Alan Conway utilise donc des codes chrétiens en 1955 : un petit village, un manoir, un lord, une lady, une gouvernante, un jardinier, une doctoresse, du chantage, des menaces, un secret de naissance, un vieux crime, un trésor etc.. La gouvernante est retrouvée fracassée au bas de l'escalier du manoir. S'est-elle vraiment entortillé les chevilles dans le câble de l'aspirateur ? Plus tard, c'est au tour du lord, décapité avec l'épée d'une armure du hall. Bien sûr, des tas de suspects (le pasteur, le mari séparé de la gouvernante, son fils, la femme du pasteur etc..) étaient en train de se balader la nuit dans les environs. Fidèle Saupert et son adjoint interrogent tout le monde. On attend des clins d'œil, un pastiche, mais non, c'est du Christie psychologiquement délayé, avec des auditions trop longues, pas d'action et une montagne de détails insignifiants à se rappeler.

Le récit de l'éditrice en 2016, est lui aussi basé sur des interrogatoires. Il y a des remarques intéressantes sur le monde du livre et du roman policier en particulier. Elle rencontre même, Mathew Pritchard le petit-fils d'Agatha Christie qui a hérité des droits de « *La Souricière* » ! Elle décrypte certaines clés romanesques de Conway comme l'origine des noms et des lieux, un anagramme de titres, un autre autour du nom du détective etc... Elle retrouve même un auteur plagié par Conway et donne les deux versions de leur pitch. On a aussi droit à la vie personnelle de l'éditrice avec son bel amant d'origine grecque, et celle de son patron qui va être grand-père. Si l'on ajoute tout ceci aux données du roman policier précédent qu'il faut continuer à



mémoriser pour faire les liens intertextuels, on comprendra combien le lecteur est assommé sur son canapé. De plus, il y a un réel problème avec la traduction des indices qui sont nombreux à reposer sur des anagrammes, et des noms propres. Le summum étant atteint par celui de notre détective dont les lettres peuvent former aussi une injure (française). Vérification faite sur la version anglaise, Fidèle Staupert s'appelle en version originale Atticus Pünd ! Quelle prise de tête pour la traductrice ! Autre résultat boiteux : le roman original s'intitule « *Magpie Murders* » référence à une comptine et à une pie bavarde et/ou « collectionneuse » deux caractéristiques des victimes. Le titre anglais global Horowitz/Conway est devenu « *Épitaphe pour la pie* » appliqué au seul manuscrit de Conway tandis que le livre s'appelle maintenant « *Comptine Mortelle* ». Tout ceci n'est pas satisfaisant : les deux « romans » se sabordant mutuellement. Au final l'interview d'Alan Conway fait par Horowitz lui-même (!) et soit disant publié dans le *Spectator* en septembre 2004 remet une couche sur cette épaisse tambouille fiction dans la fiction. Tout ça pour ça ? On a mal à la tête.

Michel Amelin

Un petit nouveau : ALAIN REGNAULT

La Tête en Noir accueille en ce début d'année un nouveau rédacteur bien connu des amateurs de polars et usagers de la Bilipo (Bibliothèque des Littératures Policières) de Paris puisqu'il s'agit d'Alain Regnault qui y officia durant 32 ans. Alain Regnault participe depuis deux ans au jury du Prix Amila-Meckert, est membre du comité de sélection du Prix SNCF du Polar, secrétaire et juré du Grand Prix de Littérature Policière, juré du Prix Mystère de la Critique. Très longtemps rédacteur des crimes du trimestre et des Crimes de l'année, son expertise nous sera précieuse dans l'approche des romans à la marge du genre, *Des romans de critique sociale qui mordent dans la couleur du noir et restituent la violence de notre société au quotidien ; des romans hors collections policières...*

A lire en page 7



contact



Suite de la page 1

de trahir un proche. Le récit ouvre d'autres pistes sur l'anti-castrisme primaire américain, sur l'échec du débarquement dans la Baie des Cochons et surtout sur l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy. La lecture est immersive et cache quelques répétitions et déstructurations. Adapté par Martin Scorsese sous le titre *The Irishman* (film

envoûtant de près de quatre heures avec un Robert De Niro époustouffant, comme toujours on a envie de dire), l'histoire est captivante et à rapprocher par sa thématique évidente aux romans de James Ellroy. Loin des grandes villes américaines et de leurs magouilles internationales, *Sang chaud*, de Kim Un-Su (dans la toute nouvelle maison d'édition à suivre sur les littératures asiatiques *Matin calme*), s'intéresse aux petites magouilles ordinaires de Guam, avec un port, un hôtel, des laveries automatiques, de l'alcool même pas frelaté, des prostituées, et des rixes sanglantes mais rarement meurtrières jusqu'à ce que tout bascule. On suit avec un intérêt grandissant le parcours de Huisu, véritable héros nihiliste dostoïevskien, et on découvre par la même occasion les esprits labyrinthiques des principaux chefs de la mafia, qui n'hésitent pas à ourdir des plans machiavéliques à tiroirs. Un profond humanisme se dégage de cette lecture. Au début on s'amuse de comment les personnages agissent et réagissent, loin des canons de la mafia occidentale (à base de langage châtié et de tapes sur le crâne avant des séances de genuflexions), puis on est interpellés. Il y a surtout les interactions très fortes entre différents personnages. Et puis cette femme, Insuk, flamboyante, et cet être un peu en dehors du monde, Grand-Père Sohn, sorti tout droit de *Quatre générations sous un même toit*. C'est un roman très intelligent, qui révèle lentement mais sûrement la noirceur d'un monde manipulé par des êtres avides et donc machiavéliques, qui avancent des pions qui ne demandent qu'à être retournés, sinon supprimés. Avec une tendresse pour ceux qui sont faits de chair et bientôt de sang. Le pouvoir a un prix, et les guerres de succession ne cessent de le rappeler !

Julien Védrenne

The Irishman, de Charles Brandt (10-18)

Sang chaud, de Kim Un-Su (*Matin calme*)

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Happy New year

Comment bien commencer l'année avec le nouveau Dominique Sylvain et le retour tant attendu de Joseph Incardona.

Nous avons fêté les 25 ans de la collection noire de **Viviane Hamy** et s'il y a bien une auteure qui la personnalise, c'est **Dominique Sylvain**. Fidèle depuis le premier titre, elle a su se renouveler, essayer différents registres, changer de personnages et de territoires... Bref des risques, toujours, mais une qualité au rendez-vous. Nous ne saurions que trop vous conseiller, si ce n'est déjà fait de jeter un œil à la saga Louise Morvan (*Strad*, au hasard), de vous détendre avec Ingrid et Lola, ou d'essayer d'autres romans hors « séries » (*Les Infidèles*, par exemple).

2020, nouvelle année et **Une femme de rêve**, son nouveau roman (le seizième si nos comptes sont bons) met en scène de nouveaux personnages. A savoir Adèle, qui enseigne le cinéma à des taulards, Charles Karmia, un temps braqueur au grand cœur mais qui a disjoncté, tué des gens, cassé sa légende et qui purge une bonne peine de prison, et Schrödinger, flic brisé reconverti dans la sureté d'un grand hôtel. Comment vont-ils se croiser, à vous de le lire. Il y aura deux autres femmes, marquantes, mais nous ne vous en disons pas plus pour ne pas dévoiler le roman qui balance entre différents rythmes et styles de narration.



Joseph Incardona se renouvelle à chaque roman. Ni personnages ni thèmes récurrents, il aborde le roman noir sous toutes ses facettes. Nous ne reprendrons pas tous ses excellents romans un par un, il faudrait écrire un livre, mais *Derrière les panneaux* il y a les hommes,

l'antépénultième (nous sommes dans une revue littéraire, c'est le moment) nous avait frappé par sa noirceur, tout comme *Chaleur*, l'avant-dernier, nous avait marqué par son côté « très Harry Crews », pour faire des rapprochements hâtifs. 2020, nouvelle année et une magnifique couverture pour **La Soustraction des possibles**, son nouveau roman – louées soient les éditions **Finitude** qui accompagnent l'auteur depuis quelques livres maintenant.

Dans ce livre, comme il est écrit en introduction, il y a : la fortune, le crime, le châtement, l'amitié, l'érotisme, la ruse et la vanité. Mais c'est surtout une histoire d'amour. Laquelle ? Celle d'Aldo Bianchi. Le roman se passe à la fin des années 80, passons sur la mode et la musique, en Suisse. Aldo Bianchi est une ancienne gloire de tennis qui donne des cours particuliers à de riches femmes dans de délicieux lieux respirant le luxe. Il gagne bien sa vie, mais aspire à plus. Sa route va croiser celle de Svetlana. Originaire de l'Est, elle travaille dans une banque, à la finance – nous sommes dans une des grandes périodes de la finance. Elle est jeune, brillante, et comme Aldo, aspire à plus.

« Deux êtres aux marges de la morale, répréhensibles sur de nombreux points. En proie à l'appât du gain, notamment. Mais personne ne naît avec le gène de la tentation monétaire ». Voilà quelques très rapides éléments de ce roman. Que dire ? Que c'est le plus abouti de Joseph Incardona ? Les autres l'étaient déjà. Que c'est un grand roman ? Oui, comme bon nombre de ses autres titres. N'y voyez là point de lassitude du chroniqueur, c'est juste qu'Incardona est particulièrement brillant. Il vous embarque dans une radiographie des milieux bourgeois suisses des années 80/90 et, d'une manière implacable, ausculte la psychologie de ses personnages. Le livre fait à peine 400 pages, mais on croit lire une saga tellement c'est foisonnant (on verrait bien une adaptation en une mini-série de six épisodes), et on regrette méchamment le point final.

Christophe Dupuis

Dominique Sylvain, *Une femme de rêve*, Viviane Hamy
Joseph Incardona, *La soustraction des possibles*, Finitude

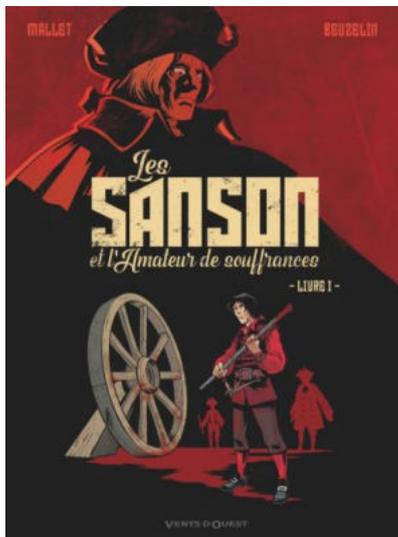
ENTRE QUATRE PLANCHES

La sélection BD de Fred Prilleux

Les Sanson et l'Amateur de souffrance (livres 1 à 3) de Mallet et Beuzelin (Vents d'Ouest)

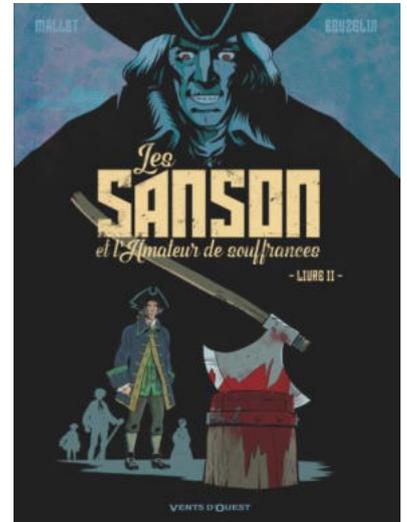
Dans la famille Personnages oubliés de l'histoire de France, je demande le coupeur de têtes. Le grand-père, le père et le fils. Et avec, je vous mets la hache, ou la guillotine ? Ah pas facile le métier, surtout quand une malédiction plane sur la famille...

L'histoire des Sanson, la famille de bourreaux la plus célèbre de l'Histoire de France, débute en 1675, en Normandie. Ou plutôt celle de Charles Sanson, qui épouse cette année-là Marguerite Jouënne, elle-même fille de bourreau. Une union qui s'assortit d'un double couperet : Charles va hériter du métier de son beau-père, mais aussi d'une malédiction terrible, qui prend, elle la forme d'un homme sinistre et mystérieux, l'Amateur de souffrances. Un individu dont personne ne connaît le nom, mais dont Charles mesure très vite l'étendue des pouvoirs : en se nourrissant des douleurs intenses des suppliciés, par la simple vision du spectacle des châtiments et exécutions publics, l'Amateur rajeunit littéralement de plusieurs dizaines d'années. Doté d'un pouvoir hypnotique irrésistible, aucun des bourreaux de France et de Navarre ne peut ni ne veut lui résister, car ses repréailles sont à la hauteur de sa colère... Alors, tous obéissent à ses ordres macabres, en échange de solides sommes d'argent. Cela semble durer depuis une éternité. Les Sanson seront-ils ceux qui feront chuter l'Amateur de souffrances ?



personnage absolument immoral et à priori invincible qu'est l'Amateur de souffrances. Tenant à la fois du vampire, de l'ogre et du sorcier, on comprendra qu'il traverse les siècles sans trop d'encombres, malgré une résistance qui s'organise au fil du temps du côté des Sanson, qui vont lutter de leur mieux contre ce

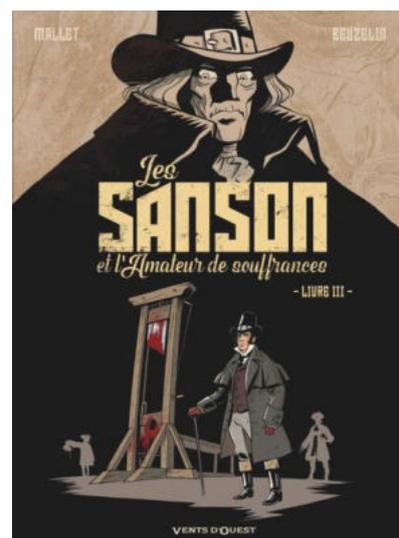
monstre. Original par ce méchant hors-norme, cette trilogie l'est aussi par son scénario, qui étale la lutte contre l'Amateur de souffrances sur plusieurs générations de Sanson. On suit ainsi le parcours impitoyable, au fil des trois volumes de Charles, Jean-



Baptiste, Charles-Henri, Henri et pour finir Henri-Clément, au cœur des grands épisodes de l'Histoire de France. Les auteurs questionnent ainsi le métier même de bourreau, ce qu'il a signifié à l'époque, et comment il a évolué. Sans oublier d'installer - et faire durer - un véritable suspense avec cette lutte contre un ennemi à priori indestructible. Boris Beuzelin réussit le tour de force de nous plonger dans les antres des bourreaux - charmants instruments, et délicates missions à accomplir pour le compte de la justice royale ... - sans donner la nausée à ses lecteurs et lectrices, avec juste ce qu'il faut de détails pour comprendre que le métier n'était pas facile tous les jours... Et en nous faisant saisir toute la fascination et la répulsion qu'il pouvait exercer sur les foules. Et il ne reste plus qu'à (re)lire l'Exécution, de Badinter, pour boucler la boucle et arriver jusqu'au 20ème siècle...

Fred Prilleux

Les Sanson et l'Amateur de souffrances - Livres 1 à 3. Scénario Patrick Mallet et dessin Boris Beuzelin - Vents d'Ouest, 2019. 96 pages couleurs chaque - 17,50 €



LE BOUQUINISTE A LU

Fucking Peter

Fucking Business, de Do Raze chez HC éditions. Il faut que vous le compreniez, les oligarques aussi ont leurs problèmes. Ils n'attendent pas dans leur Chesterfield que tombent les dividendes de leurs actions en prenant des bains de pieds dans du Beluga de chez Petrossian ! Et bien non, des empêcheurs de capitaliser en rond les ennuient parfois. Genre un type génial qui par une organisation sans failles réduit les coûts de logistique qui permettraient de piquer une part de marché juteux à notre « pauvre » « pieds qui puent le poisson maintenant ! ». Que faire dans ces cas-là ? Mais c'est que nous sommes bien organisés madame. Par un réseau intraçable, nous faisons appel à des « tueurs corporate » à gage richement rémunérés à qui nous désignons LA cible. Utilisant leurs immenses ressources, ils fouillent la vie de celle-ci et créent des conditions qui vont la faire mourir socialement. C'est vrai qu'il est toujours gênant de traiter des affaires avec un logisticien aussi génial soit-il lorsqu'il est éclaboussé par un scandale de pédophilie.



Bleu est un de ces tueurs, lui et sa Shadow, son apprentie, appelée à le remplacer quand elle aura fini son apprentissage, sont mis sur une affaire qui concerne Sacha une responsable d'une ONG

humanitaire. Mais auparavant Sacha a travaillé pour un grand groupe minier. Une des mines a explosé suite à des économies sur la sécurité, tuant trois cent ouvriers. En voie de rédemption, Sacha œuvre désormais de l'autre côté de la barrière. Pourvu qu'elle n'aille pas jeter son dévolu sur la SNCF ! Le plan de Bleu est simple étudier sa cible à l'aide de Shadow, visiter en détail son appartement et en tirer un plan d'action. Quelques semaines plus tard, tout est en place. Il va devenir l'amoureux de cette belle célibataire et joue le jeu magnifiquement. Mais une pierre de belle taille, genre Rosette, va se glisser dans l'engrenage. Quelle tristesse de voir ce pauvre bleu sans emploi. Forcément il a du ressentiment et va tenter de comprendre et d'agir. Les surprises seront de taille.

J'ai beaucoup aimé cette idée du tueur corporate qui, le précise Do Raze, est bien entendu une pure invention ! (Elle tient à sa peau Do !). L'auteur mène bien sa barque dans un scénario bien déroulé et à une fin... Logique ! (19 €)

L'île de Peter d'Alexis Nikolavitch aux Moutons Electriques Un homme étrange, genre vieux matelot, parcourt New-York s'étonnant de l'absence des Twins Towers. Il échange comme à son habitude quelques doublons à son numismate et part à la recherche de simples dans une herboristerie. Cela suffit à alerter LE gang de l'East Side dont le chef Joab lance ses hommes à la recherche de l'original, ce qui suffit à déclencher la curiosité de Downing, lieutenant du NYPD et de sa sbire Wenesday. A la vue de Joab, Le vieux marin allume sa pipe. Wenesday se précipite et tout ce beau monde disparaît !

Et se retrouve sur une île paradisiaque qui n'est autre que l'île de Peter Pan.

La manœuvre semble éculée, mais la suite l'est moins. Le traitement du conte de J. M. Barrie des dizaines d'années plus tard est traité de manière magistrale, élégante et extrêmement originale par Alex Nikolavitch. Une vision dictée entre autres par des considérations sociologiques qui tapent juste, entre autre sur la perte de l'enfance, la vieillesse et une analyse très humaine des actes manqués et des échecs. N'ayez pas peur hein ? Tout cela reste empreint d'un dynamisme, d'un humour et d'une gaieté très communicatifs. Une belle lecture qui parasite mes lectures postérieures ! C'est un signe. (15 €)

Jean-Hugues Villacampa

AUX FRONTIÈRES DU NOIR

Des romans de critique sociale qui mordent dans la couleur du noir et restituent la violence de notre société au quotidien ; des romans hors collections policières....

A la ligne : feuillets d'usine, de Joseph Ponthus. La Table Ronde, 2019 PRIX AMILA-MECKERT 2019

Un ouvrier intérimaire raconte son quotidien harassant dans une usine bretonne de poissons panés congelés, coquillages et crustacés... puis dans un abattoir où il s'éreinte sur les carcasses lourdes de veaux, vaches, cochons... où il se poisse dans les abats, le sang, les déjections des animaux que l'on vient tout juste d'abattre et qu'il faut nettoyer au plus vite. Un travail à la ligne, car on ne dit plus à la chaîne dans la novlangue managériale, où son corps en souffrance et sa raison aliénée vacillent à travers des gestes répétitifs à l'excès et des cadences infernales au seul profit de la productivité, le tout sous la coupe de chefs despotes.

Ancien étudiant en hypokhâgne et ancien éducateur arrivé en Bretagne par nécessité, il se sauve et arrive à survivre à cet enfer grâce à la littérature, grâce aux poèmes et aux chansons qu'il connaît par cœur et qu'il se répète sans fin à longueur de journée. Ainsi il peut tenir le coup et voir passer le temps plus vite. Et de citer Aragon, Perec, Apollinaire ... et de chanter Barbara, Léo Ferrer, Trenet et La Chanson de Craonne...

A travers ce premier roman autobiographique, Joseph Ponthus rapporte ce qu'il a réellement vécu dans ces usines. Il décrit une exploitation hallucinante digne des romans de Zola et quasi esclavagiste de la condition ouvrière actuellement en France tout en portant dans un même temps un regard poignant, humain et solidaire vis-à-vis de ses camarades de labeur. Et de se dire que lui a la chance d'être juste un intérimaire avec la possibilité un jour peut-être de passer à autre chose.



Et d'apostropher Macron de venir "demain matin pousser un peu de carcasses qu'on rigole un peu"...

Ce texte rageur associé à une écriture proche dans la forme d'une plainte ou d'une litanie poétique est un véritable coup de poing pour le lecteur. « Et vogue la misère »...

Sale gosse, de Mathieu Palain - L'Iconoclaste, 2019

Mathieu Palain, journaliste, s'est plongé, dans le fonctionnement d'une équipe d'éducateurs de la PJJ (Protection judiciaire de la jeunesse) d'Auxerre pour pouvoir écrire un article sur le quotidien de ce service, sans doute en hommage à son père éducateur lui-même.

Son roman est la transcription romancée, brute et fidèle de ce stage d'immersion de six mois. Fort de son expérience sur le terrain et nourrit de ses rencontres, il met en scène le parcours emblématique de Wilfried, un jeune habitué d'une colère sourde et né sous une mauvaise étoile, mère toxicomane qui l'abandonne à la DASS.

Suite à une décision judiciaire absurde, à l'encontre du bon sens et sans explication, il est arbitrairement retiré de sa famille d'accueil dans laquelle il avait trouvé un semblant de stabilité. Rendu à sa mère qu'il ne connaît pas, qu'il rejette, il disjoncte et sombre inévitablement dans la délinquance.

Mathieu Palain décrit également avec beaucoup d'humanité et d'empathie plusieurs autres adolescents en souffrance, en dérive et sans repères qui entourent Wilfried. Des vies brisées que les éducateurs du PJJ vont essayer de recoller avec beaucoup de dévouement, d'enthousiasme et d'abnégation... et peu de moyens.

Ce premier roman qui reprend au plus près le langage « d'jeun » des adolescents, peut se lire également comme un documentaire empreint d'authenticité et sans pathos. Le sujet n'est pas nouveau. On pense inévitablement aux films *Pollisse* de Maiwenn en 2011 qui traitait du fonctionnement de la BPM (Brigade de Protection des Mineurs) sur fond de pédophilie et de maltraitance d'enfants, sujets plus durs encore ou *La Tête haute* d'Emmanuelle Bercot en 2015 en parfait accord avec le roman de Mathieu Palain.

Alain Regnault

MARTINE LIT DANS LE NOIR

La tempête qui vient, de James Ellroy Clivant. Sulfureux. Provocateur. Quel mot, quel adjectif, quel superlatif pour parler du nouveau livre de James Ellroy, La Tempête qui vient (this storm). Ce livre constitue le tome deux du nouvel opus de cet auteur prolifique, une nouvelle quadrilogie. Ce nouveau quatuor de Los Angeles s'étale de 1940 à 1970, (après le premier, pour rappel Le dahlia noir, le grand nulle part, L. A. Confidential, et White jazz qui couvre les années 1946/1958). Ici, l'action démarre en janvier 1942 après l'attaque de Pearl Harbour. Un traumatisme qui met les nerfs à vif, les susceptibilités à fleur de peau. Sur le continent américain, les Japonais sont honnis (cf. Perfidia), arrêtés, parqués. Les relents populistes, les chasses aux sorcières, les traques deviennent monnaie courante. Et quand une pluie torrentielle remet à la surface un corps en partie calciné, bien malin qui pourra arrêter la machine. Chez James Ellroy, tout se construit ou se maintient par la violence. Et ses personnages, à l'instar de l'emblématique Dudley Smith, le démontrent au fil des pages.

On le sait, il y a, en amont de ce livre traduit de l'américain par Sophie Aslanides et Jean-Paul Gratiot, des notes, un travail préparatoire de 500 pages. Ce qui permet à ce fabuleux ordonnateur de tirer les ficelles d'une intrigue qui convoque les démons habituels de James Ellroy. Une fois de plus, l'auteur visite le siècle et les USA par la face sombre. A la fois noir et historique le livre parle de sexe, de pouvoir, de complot -, thème et obsession d'Ellroy - de trahison, d'ambiguïté. "C'est un livre drôle", commente l'auteur qui ré-écrit toute résonnance à l'actualité.

Pour la sortie de son livre en France, James Ellroy a multiplié sa présence sur les plateaux et dans les studios parisiens. Quand le dog est là, il ne ménage pas sa peine. Chaque fois avec le même ravissement. Et la même malice. Y'a pas à dire, il fait le job. Plus cabot et moins provocateur qu'auparavant. Parce qu'il sait bien, le bougre, qui tire les ficelles. Que, de toute façon, c'est partie gagnée. Parce qu'il sait bien qu'on y

retourne, même si on a déjà entendu dix, vingt, trente fois ce grand sale gosse super doué nous faire son numéro. (Rivages - 24,50 €)

Posez vos livres pour quelques heures et allez au cinéma. Le premier se passe à New York. Rien à voir donc



avec James Ellroy et Los Angeles. Encore que ... Adapté d'un livre de Jonatham Lethem (les orphelins de Brooklyn), **Brooklyn affairs** est un film que Edward Norton, qui en a acquis les droits, situe au milieu des années 1950 (alors que l'auteur du livre place son histoire à la fin du siècle dernier). Brooklyn, c'est le surnom qu'un des personnages pivots du film, Franck Minna (Bruce Willis à l'écran), attribue à l'un de ses détectives et son protégé préféré, Lionel Essrog (interprété par Edward Norton). AU début du film, Franck Missa meurt assassiné sous les yeux de ce jeune détective. Ses derniers mots balbutiés "Formose " résonnent en boucle dans la tête de Lionel Essrog atteint du syndrome de Gilles de la Tourette en lui balbutiant ces derniers mots. Cette affection lui confère une lucidité particulièrement aiguë et à l'instar d'une des premières scènes du film, Essrog va détricoter toute l'affaire. Car derrière ce mot énigmatique se cache une gigantesque intrigue liée à la ville de New York, au pouvoir, à l'urbanisation, à la société américaine de l'époque, et à une histoire familiale dramatique pleine de secrets. Un beau film noir dans la veine des films noirs américains servi par une belle prestation d'acteurs et actrice, une photographie lumineuse, des plans élégants et une ambiance de club de jazz typique, autant d'attraits qui font oublier quelques longueurs pour ce film de 2h25). En VO bien sûr.

Atmosphère délicieusement Nouvelle Angleterre, mais attention, on assassine derrière les tentures, **A couteaux tirés** est un film de Rian Johnson dans la pure tradition du polar. On y est d'ailleurs à plus d'un titre, puisque Hallan Thrombey, la victime, est lui-même un auteur de polar à succès. Après avoir fêté ses 85 ans entouré de sa famille et sa fidèle infirmière, on le retrouve, au matin, la gorge tranchée. Débarque alors un détective, Benoît Blanc (à l'écran Daniel Craig) pressé par un mystérieux commanditaire d'élucider ce décès qui peut faire la fortune ou le malheur de ses héritiers présumés. Meurtre ? Suicide ? Manipulation ? Chacun ou presque des protagonistes peut avoir une bonne raison de souhaiter la fin du célèbre auteur. On regarde cette histoire comme on lit un livre d'Agatha Christie. On se régale avec ce film très bien ficelé, caustique, à la belle distribution : Daniel Craig, Chris Evans, Jamie Lee Curtis, Christopher Plummer. Un film à voir bien évidemment en VO.

Martine Leroy

EN BREF... EN BREF... EN BREF...

La guerre après la dernière guerre, de Benedek Totth. Actes Sud. Dans une ville d'Europe de l'Est complètement dévastée par une guerre nucléaire russo-américaine, un groupe de survivants se terrent depuis des mois dans le sous-sol d'un immeuble détruit. Parmi eux, un adolescent-narrateur qui tente d'échapper à la folie ambiante, sauve un parachutiste américain blessé et entreprend avec lui de retrouver son petit frère. Ils devront éviter les mutants irradiés évadés, les bombes et les soldats. Dans un décor de désolation absolue, le héros s'enfonce dans une désespérance sans fin qui l'éloigne définitivement de son enfance. Un roman postapocalyptique particulièrement sombre. (21.50 €)

Le canard siffleur mexicain, de James Crumley. Gallmeister. Reconverti en barman à Meriweather (Montana), C. W. Sughrue renoue parfois avec ses anciennes fonctions de détective privé pour un vieil ami avocat. Il accepte ainsi de récupérer des poissons tropicaux détenus par un chef de gang à moitié fou qui finit par l'engager pour retrouver sa mère qui l'a abandonné à l'âge de cinq ans. Le privé le plus dingue du Montana se heurte aux pires difficultés dans cette enquête hors normes. L'alcool et la drogue imprègnent littéralement les romans explosifs de James Crumley qui dépeint comme personne le côté underground de la société américaine. Un auteur incontournable. (23.40 €)

Pour seul refuge, de Vincent Ortis. La Bête noire / Robert Laffont. Dévasté par la mort de sa femme, l'ex-flic Cortino traîne sa douleur en attendant de punir ceux qu'il rend responsables du drame : un indien violeur récidiviste et le juge qui l'a quasiment acquitté. Réfugié dans un coin perdu du Montana (USA), Cortino a fomenté une vengeance machiavélique en enlevant les deux coupables avant de les relâcher en pleine montagne enneigée, poursuivis par une ourse affamée et condamnés à collaborer pour s'en sortir. Récompensé par le Grand Prix des Enquêteurs 2019, cet impressionnant thriller français développe avec brio le thème de la vengeance et de la douleur qui rend fou. (322 p – 13.90 €)

Le jardin, de Hye-Young Pyun. Rivages/Noir. Plongé dans un coma profond suite à un dramatique accident de voiture dans lequel son épouse est décédée, Ogui se réveille tétraplégique et muet. La possibilité de retrouver l'usage de ses membres est quasi nulle et sa belle-mère se dévoue pour s'occuper de lui. Rapatrié dans sa

maison, il subit rapidement l'emprise de la vieille femme aux desseins inavoués mais très inquiétants. Ses lents progrès physiques lui permettront-ils de s'affranchir de la tutelle de cette tyrannique geôlière ? Très célèbre dans son pays, la coréenne Hye-Young Pyun nous livre un machiavélique suspense calibré au millimètre (19 €)

Cauchemar, de Paul Cleave. Sonatine. Douze ans après avoir été chassé de la police et de la ville, Noah revient à Acacia Pines car la petite fille qu'il avait arrachée des griffes de ses ravisseurs en usant de violences répréhensibles avait de nouveau disparue. Si la ville a changé, ses habitants restent les mêmes et le retour de Noah réveille de sombres rancœurs et de sinistres souvenirs. Tout entier concentré sur sa mission, l'ex-flic retrouve ses réflexes d'hier et la piste qu'il suit méthodiquement rougit du sang des malfaisants. Voilà un thriller d'une efficacité redoutable et qui va réconcilier tous les amateurs d'histoires puissantes. Génial ! (22 €)

Face à Face aux Editions Fleuve Noir. Sous la houlette de David Baldacci, 23 auteurs de polars réputés ont composé des duos et fait se rencontrer leur héros respectif. Ces « crossover » littéraires produisent d'étonnantes et réjouissantes histoires. Si **Harry Bosch** (M. Connelly) et **Patrick Kenzie** (D. Lehane) lancés sur la piste du même criminel ou **John Rebus** (I. Rankin) et **Roy Grace** (P. James) enquêtant sur un meurtre vieux de près de 50 ans figurent parmi les héros les plus connus, toutes les nouvelles méritent le détour pour le plaisir de voir s'unir les destins de personnages parfois très éloignés les uns des autres... (400 p. – 17.90 €)



Jean-Paul Guéry

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

Quelques personnages récurrents américains nous ont rendu visite en cette fin d'année 2019.

Les premiers, Hap et Leonard, les deux texans du grand **Joe Lansdale** sont de retour dans **Rusty Puppy**.

Hap Collins se remet de ses malheurs de **Honky Tonk Samourais**. Il est seul dans le bureau de l'agence dans laquelle lui et Leonard Pine travaillent, sa copine Brett étant grippée, et Leonard en vadrouille. C'est donc lui qui reçoit une dame noire qui voudrait voir le noir qui travaille là. Faute de merles ... Elle se confie à Hap. Son fils a été tué, et un homme a vu des flics le tabasser à mort. Le problème est que cet homme vit dans cité HLM de Camp Rapture, un trou à rat selon la dame elle-même, où Hap est un peu trop pâle pour passer inaperçu. D'un autre côté Leonard, même s'il a la bonne couleur de peau, n'est pas non plus très doué pour passer inaperçu ... Comme toujours les deux compères vont se mettre à dos quantité de nuisibles plus ou moins violents, plus ou moins méchants, dont les forces de l'ordre de Camp Rapture. La routine.

Quand dès la première page je lis : « *Ce sont des médecins et des infirmières qui m'ont sauvé du grand plongeon dans le noir, alors je n'ai pas remercié Jésus en revenant à moi. J'ai remercié l'équipe médicale, leurs années d'études et leurs formidables compétences. J'ai toujours pensé que, si j'étais médecin et que je sauve la vie à quelqu'un, et que ce quelqu'un à son réveil se mette à remercier Jésus, j'aurais envie de lui en-*



foncer une paire de forceps dans le cul en lui conseillant de demander à Jésus de venir les lui enlever ». Je sais que tout ça va me plaire, et que je vais lire un grand sourire idiot collé sur la figure. Et ça n'a pas raté. Dialogues toujours aussi drôles et scato, Leonard en grand fouteur de merde absolument irrésistible, la description sans la moindre complaisance ni angélisme des conditions de vie dans une cité pourrie, des affreux particulièrement réussis, et des scènes de bastons enthousiasmantes. Un très bon cru de la série, instructif entre deux éclats de rire.

Le suivant, Sullivan Carter de l'américain **Neely Tucker** est moins connu (et c'est dommage), voici le troisième volume : **Seules les proies s'enfuient**.

Sullivan Carter, est journaliste au Washington Post, de retour au pays après avoir failli mourir sous les bombes en Bosnie. En ce mois d'août il se trouve par hasard au Capitole quand un homme rentre, tue huit personnes avant de planter deux pics à glace dans les yeux du représentant de l'Oklahoma. Habitué aux zones de guerre, au lieu de s'enfuir Carter est allé au plus près du tueur, et a pu entendre un appel qu'il a passé aux forces de l'ordre, où il dit s'appeler Terry Running Waters avant de disparaître. Un sacré scoop pour le seul journaliste sur place. Mais alors que la chasse à l'homme s'organise, Terry Waters contacte Carter et demande à lui parler. Et Sullivan se met à enquêter, pas certain que l'enquête fédérale se dirige du bon côté.

Sans être révolutionnaire, de l'excellent. Un personnage qui prend de l'épaisseur, fragile mais extrêmement entêté, dans la plus pure tradition hard boiled. La description passionnante de la vie d'un grand journal vue de l'intérieur. Qui sonne terriblement juste, ce qui n'est guère étonnant quand on sait que l'auteur est journaliste, correspondant à l'étranger du Washington Post. Et une enquête une fois de plus parfaitement menée, avec une scène d'ouverture impressionnante, quelques morceaux de bravoure, et un suspens maîtrisé. Ce troisième épisode confirme que la série est à découvrir absolument.

Jean-Marc Laherrère

Joe Lansdale / Rusty Puppy (*Rusty Puppy*, 2017), De-noël/Sueurs froides (2019), traduit de l'anglais (USA) par Frédéric Brument.

Neely Tucker / Seules les proies s'enfuient (*Only the hunted run*, 2016), Série Noire (2019), traduit de l'anglais (USA) par Sébastien Raizer

DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

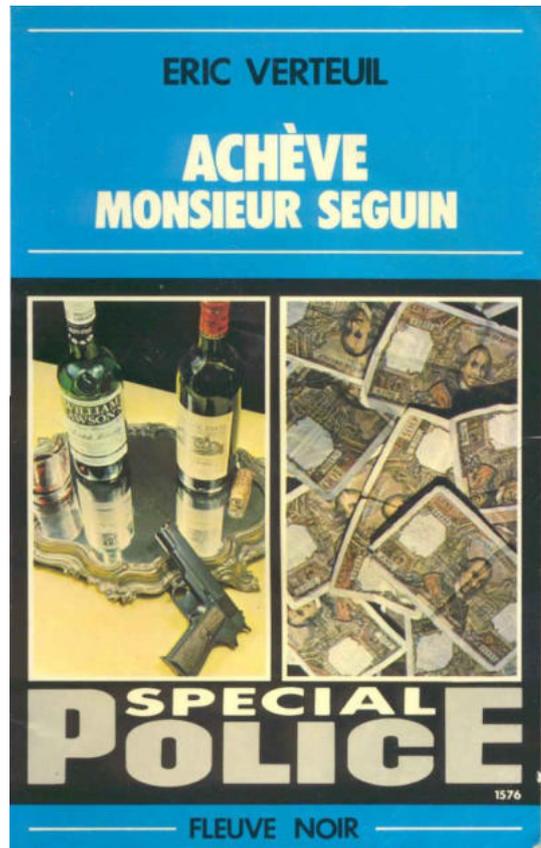
Achève monsieur Segin, d'Eric Vertheuil. Fleuve Noir Spécial Police n°1576. 1980

Marie-Paule Louvet est une riche vigneronne que le comportement nymphomane de sa sœur cadette Micheline embarrasse. Elle décide d'œuvrer, avec l'accord de la jeune femme, à son mariage avec un beau parti. Cela n'empêchera pas la future mariée d'avoir des amants, mais au moins, ça fera cesser les cancans... Les deux sœurs jettent leur dévolu sur Romain Seguin, une ancienne aventure de Micheline, un romantique qui a pas mal d'argent et plusieurs magasins de fringues de luxe. Cependant, Micheline a quand même du mal à réfréner ses ardeurs. Bientôt, le domaine des Louvet devient le théâtre de coucherries, de dissimulations, de secrets et de machinations...

Ma petite bible, *Gore, dissection d'une collection*, coordonnée par David Didelot et éditée chez Artus, m'a appris qu'Éric Vertheuil était en fait un duo : Alain Bernier et Roger Maridat. Deux vétérans du Fleuve Noir. Nés respectivement en 1922 et 1930, ces auteurs sont prolifiques : ils ont signé des polars à Spécial Police, des Angoisse et même (et c'est par ces bouquins que j'ai découvert leur œuvre) huit Gore entre 1987 et 1990 ! Et quels Gore ! Mazette ! Sanglants, sadiques, d'une ironie aussi froide que jouissive...

On retrouve un peu de cette verve acide dans les portraits des protagonistes d'*Achève Monsieur Seguin* (le duo fait toujours très fort sur leurs titres, comment résister à celui-là, je vous le demande) : Marie-Paule est une enflure radine et manipulatrice de première, Micheline est une dévergondée égoïste, leur voisin est un nobliau dégénéré. Il n'y a bien que le pauvre Monsieur Seguin pour compenser un peu le panel des salopards et cet entourage toxique a de quoi le rendre chèvre.

Les passions se déchaînent et se mélangent aux conflits d'intérêts, aux dettes, aux petits calculs, il n'y en a pas un pour rattraper l'autre, c'est une galerie bien pessimiste sur la nature humaine que nous livre Éric Vertheuil. Un des points forts de ce court roman, qui se lit d'une traite, est son rythme et l'habileté de son intrigue. L'unité de lieu, car l'essentiel de l'action se déroule dans le domaine viticole, permet aux auteurs de poser une chronologie impeccable et un écheveau d'alibis et de mobiles. Il faudra tout le talent et le flegme d'un enquêteur, personnage amusant.



bien que trop peu défini, pour démêler le vrai du faux et retrouver l'assassin

Le final achève de donner le ton et confirme le côté « noir » du roman. Le meurtre n'est qu'un révélateur de la mesquinerie des protagonistes, de leur monde étriqué, de leurs obsessions pathétiques et vaines. Victime désignée, qui tarde cependant à mourir, la proie des intérêts croisés de tout ce petit monde ne pouvait de toute façon pas rivaliser. Et quand la messe est dite, ce sont les belles âmes qui ont été broyées tandis que les salauds du quotidien continuent leurs basses œuvres sans être nullement inquiétés.

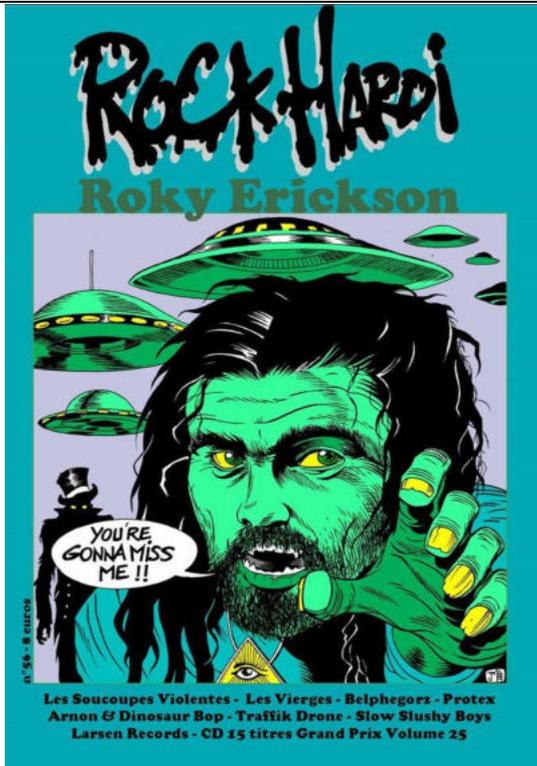
C'est cynique, c'est acide, c'est finalement délicieux.

Les quatre mains d'Éric Vertheuil sont tout aussi habiles à décrire des scènes trash insoutenables qu'à exposer la vilénie bourgeoise et c'est là la marque d'un talent rare.



Julien Heylbrock

Y' A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE ...



Rock hardi n°56

La presse alternative peut se glorifier de compter parmi les siens le fanzine **Rock Hardi** (en hommage au dessinateur Marijac fondateur du journal **Coq Hardi**) qui frôle les 40 ans d'existence (40 ans !!!) grâce à la ténacité de son fondateur **Fabrice Ribaie** qui sort deux numéros par an. Chaque numéro mélange avec bonheur Rock, BD et Littérature, sans oublier le CD à la gloire du rock, du vrai, celui qui sonne juste et fort.

Au sommaire de ce numéro d'hiver :

Hommage à Roky Erickson, Grand Maître du Psychédéisme (interview fiction).

Interviews : Les Soucoupes Violentes, Les Vierges, Jean-Marie Arnon, Belphegorz, Traffik Drone, Protex, Larsen Records, Slow Slushy Boys.

Rubriques disques, livres, romans noirs, BD, fanzines.

Inclus CD compilation 15 titres (dont 9 inédits) Grand Prix Vol. 25 avec tous les groupes du sommaire + 2Sisters + Antares & Gé Ash-tone.

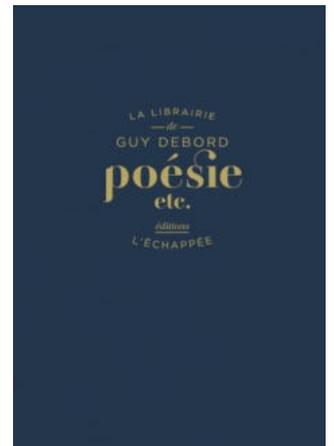
Couverture : Arnon. Edition limitée.

68 pages + CD 15 titres Disponible contre un petit chèque de 8 €. à Rock Hardi (Rock Hardi, 3C rue Beausoleil 63100 Clermont-Ferrand). Soutenez la presse parallèle, lisez et faites lire Rock Hardi !

www.rockhardi.com www.facebook.com/rockhardi

Power, de Michaël Mention. 10/18 N°5471. Au milieu des années soixante aux Etats-Unis, les Afro-américains n'en peuvent plus de la ségrégation et du racisme ambiant qui leur ferment toutes les portes. L'assassinat du leader charismatique Malcom X propulse sur le devant de la scène le Black Panther Party, un mouvement militant qui défie la police sur son propre terrain et intervient sur les problèmes de santé publique et de pauvreté. En 1968, le FBI reprend les choses en main. Le français Michaël Mention développe ce puissant épisode politique via le destin de trois personnages différents. Un roman très dur, à l'image de la lutte du peuple noir américain. (500 p. 8.80 €)

Poésie, etc., de Guy Debord. Editions l'Echappée Ecrivain, poète et révolutionnaire français, Guy Debord (1931 – 1994) est célèbre pour son essai publié en 1967 « La société du spectacle » qui connut un immense succès après les événements de mai 1968. Dans sa collection La **librairie de Guy Debord**, les Editions l'Echappée publient **Poésie, etc.** qui rassemble les fiches de lectures de celui qui fut l'un des fondateurs de l'Internationale situationniste. Ce gros pavé de près de 600 pages rassemble un ensemble de citations (Baudelaire, Bossuet, Joyce, Pessoa, Shakespeare, Swift, Ronsard, Apollinaire, Breton, Villon, Éluard, Lautréamont, Cravan, entre autres) choisies par Guy Debord et enrichies de remarques personnelles. Un ouvrage passionnant qui dévoile un peu plus celui pour qui « il ne s'agit pas de mettre la poésie au service de la révolution, mais bien de mettre la révolution au service de la poésie ». (24 €)



Jean-Paul Guéry



contact

ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

Welcome to the jungle : Soleil noir, de Christophe Sémont (Éditions Critic. 2015)

On ne présente plus l'éditeur rennais Critic, qui vient de fêter ses dix ans. Dix ans au service d'une littérature populaire exigeante – ce qui n'a rien d'incompatible – avec une prédilection marquée pour la Science-fiction, le Fantastique et la Fantasy. Mais le domaine qui nous intéresse plus particulièrement n'est pas en reste, bien au contraire. Après l'incroyable succès de la trilogie *Bleiberg*, de David Khara, Critic a en effet prolongé l'expérience du Thriller, permettant par exemple à un écrivain confirmé comme Laurent Whale de s'illustrer dans un nouveau registre. Mais l'éditeur a aussi eu le grand mérite de faire confiance à plusieurs jeunes auteurs de talent. Et en lisant un roman tel que *Soleil noir*, on ne peut que l'en remercier.

L'intrigue de ce livre se déroule en Amérique du Sud au début des années 2000. Nous y suivons en alternance les trajectoires de plusieurs personnages très différents. A priori, rien ne semble rapprocher le policier argentin Esteban Pantoja, la serveuse bolivienne Adela Arzans et le baroudeur Antonio Valvidia. Rien, hormis peut-être la tragédie qui vient frapper de plein fouet le jeune sergent dès le début du roman. Un braquage de banque qui tourne mal, un déferlement de violence aveugle, des vies brisées. Y compris celle du survivant qu'est devenu Esteban. À partir de ce point de non-retour, le jeune flic se lance dans une traque éperdue, avec pour seuls indices une adresse en Bolivie et le curieux tatouage porté par l'homme qu'il a abattu.

En parallèle, les troubles étranges dont souffre Adela ne cessent de s'aggraver. Le docteur Zamora, qui s'occupe d'elle depuis qu'elle est petite, a beau tenter de la rassurer, rien n'y fait. Il est vrai que des médecins qui désignent leurs patients par des numéros n'inspirent qu'une confiance relative... Surtout en Amérique du Sud, où il n'est pas rare de croiser des Allemands dont il vaut sans doute mieux ignorer ce qu'ils faisaient pendant la deuxième guerre mondiale. Seulement voilà : Antonio veut savoir, lui, et il est prêt à tout pour ça. Même à continuer son enquête hors de tout cadre légal, en la poussant jusque dans les tripots les plus louches...

Pendant ce temps, une bande d'adolescents effectue en pleine jungle une découverte épouvantable. Un container abandonné, avec à l'intérieur des dizaines de corps. Quel rapport avec les recherches menées par



Esteban ? Tous les cadavres arborent le même tatouage que l'homme tué par le policier lors du braquage. Un tatouage que connaît très bien le vieil Antonio, et pour cause... Grâce au précieux concours de cet allié hors pair et aux informations délivrées par son amie Amanda, Esteban va découvrir l'incroyable vérité. Toute la question est de savoir s'il arrivera à temps pour arracher Adela à l'horrible sort qui l'attend depuis son enfance...

Grâce notamment à son écriture dynamique et à son découpage au cordeau (les chapitres sont très courts, ce qui accentue l'impression de vivacité) *Soleil noir* se révèle donc un *page-turner* des plus efficaces. Doté d'un parfum de roman d'aventures qui ne gâche rien – bien au contraire –, ce Thriller de Christophe Sémont n'est par ailleurs pas sans rappeler l'excellent *La traque*, du non moins excellent Herbert Lieberman. Je n'en dirai pas davantage pour éviter de trop dévoiler le cœur de l'intrigue, mais un tel parallèle se suffit me semble-t-il à lui-même. Alors avis aux amateurs de Polars percutants, de jungles étouffantes et de résurgences surgies d'une époque terrible qui n'a pas encore livré tous ses secrets : ne passez pas votre chemin. Mais attention quand même, car le *Soleil noir* de Christophe Sémont laisse de drôles de traces sur la peau.

Artikel Unbekannt

EN BREF... EN BREF... EN BREF...

Treize Jours, d'Arni Thorarinsson. **Points N°5094**. Si le roman noir permet de décortiquer les travers de nos sociétés modernes, alors ce roman d'Arni Thorarinsson est révélateur de l'évolution de l'Islande, pays pacifique s'il en est. La crise financière mondiale a perturbé durablement les équilibres de l'île nordique et sa jeunesse, à défaut de repères familiaux stables, se tourne facilement vers la drogue et l'alcool. La découverte du cadavre d'une adolescente de quinze ans dans un fourré de Reykjavik incite le journaliste Einar à suivre l'enquête, quitte à se mettre la police à dos. Un bon polar sur les dérives de la société Islandaise et l'indépendance de la presse. (332 p. – 7.50 €)

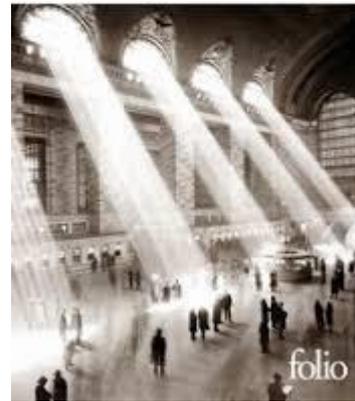
La police des fleurs, des arbres et des forêts, de Romain Puértolas. **Albin Michel**. Dans un petit village de province écrasé par la canicule de l'été 1961 on découvre le cadavre démembré d'un orphelin de seize ans. L'officier de police envoyé sur place s'adjoint les services du garde champêtre local qui lui facilite le contact avec les habitants. Comme il ne peut téléphoner l'évolution de l'enquête à madame la procureur, il lui envoie quotidiennement force missives explicatives et enregistrements des interrogatoires. Confrontation de la ville moderne et de la campagne immobile des années soixante, cette énigme criminelle est un amusant défi au lecteur avec un ultime rebondissement (350 p. – 19 €)

Nuclea, de Jonathan Vielmon. **Elytel Editions**. Tout juste diplômé de l'université de Toulouse, John Nozac est recruté par une prestigieuse entreprise internationale qui œuvre dans le domaine nucléaire. Il travaille sur un programme de recherche ultra-confidentiel, hérité de travaux secrets des nazis qui avaient découvert une nouvelle molécule aux propriétés destructrices. Mais John s'aperçoit rapidement que les travaux sont entachés d'irrégularités et les objectifs très mercantiles. En décidant de révéler l'odieuse vérité, il signe son arrêt de mort. Un premier roman très prometteur de Jonathan Vielmon, un chimiste de formation qui connaît bien son sujet. (368 p. – 18 €)

La tentation du pardon, de Donna Leon. **Calmann-Lévy Noir**. Enseignante d'architecture à l'université de Venise, la professoressa Crosera confie au commissaire Brunetti que son jeune fils lycéen se drogue et lui demande d'intervenir. Quelques jours plus tard son mari est laissé pour

mort au pied d'un pont de la cité des Doges. Brunetti active ses réseaux mais peine à faire lien entre les différents éléments criminels qui s'offrent à sa sagacité. Peu importe l'intrigue d'ailleurs, on reste sous le charme de ce flic nonchalant mais perspicace qui côtoie avec humour la bonne société vénitienne, humaniste attachant, épicurien et père de famille inquiet pour les siens. (21.50 €)

John Dos Passos
Le 42^e parallèle
U.S.A. 1



U.S.A. 1, 2 et 3, de **John Dos Passos**. **Folio**. La grande trilogie de l'américain John Dos Passos (1896 – 1970) est rééditée en Folio et permet une bonne approche de l'œuvre littéraire de cet observateur attentif du début du XX^e siècle. Dans le premier tome, on suit (entre autre) les tribulations d'un jeune imprimeur SDF épris de

révolution qui traverse les Etats-Unis essayant de concilier ses aspirations politiques et sa vie au quotidien. La trilogie développe ainsi le destin de douze personnages en quête de réussite sociale et constitue un formidable tableau de la société américaine dans les premières décennies du XX^e siècle. Les narrations sont entrecoupées de passages d'actualités, de biographies et de considérations autobiographiques (l'œil de la caméra). Une autre histoire de l'Amérique aussi originale que passionnante !

Jean-Paul Guéry



la Sadel
Coopérative au service des savoirs
7 rue de Vaucanson - Angers –
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

My absolute darling, de Gabriel Talent. Collection Totem – Gallmeister -2019

Julia – 14 ans - (surnommée Croquette ou Turtle) orpheline de sa mère dramatiquement disparue, est élevée par son père : Martin, à Mendocino au nord de la Californie. Martin vit avec sa fille dans une maison isolée (non loin du grand-père qui a sa vieille caravane) En apparence tout va bien à part une certaine difficulté pour Turtle à rattraper, au collège, le niveau qui lui permettrait de passer au lycée l'année suivante. D'un côté le père fait réviser les leçons, d'un autre côté, sous couvert d'amour, il montre envers sa fille un attachement maladif. Son éducation s'appuie sur des méthodes rigides, accompagnées de sévices renouvelés. La nuit le père rejoint sa fille pour la violer ! D'autre part ce père, qui gagne sa vie, sans doute avec quelques trafics illicites, a su inculquer à sa fille un immense amour des armes. Régulièrement : séances d'entraînement dans les bois. Un jour à l'occasion d'une promenade dans ces bois Turtle vient au secours de deux jeunes garçons (Jacob et Brett) complètement égarés. Elle les abrite dans une grotte et les reconduit jusqu'à la route, puis jusque chez Caroline, mère de Jacob et ancienne amie de sa mère. Cette escapade a deux conséquences : le père, au retour déclare : « Tu es à moi, petite connasse. Ne l'oublie pas ! » et Turtle veut revoir Jacob. Or un matin, elle découvre la maison vide. Turtle, libérée accourt chez Jacob. Ensemble ils vont vivre trois mois dans une parenthèse enchantée : promenades dans les bois, parties de pêche, plage, pique-nique en Robinson sur une petite île. Turtle trouve ce bonheur juste à la limite de l'insoutenable. Elle sait que cela ne peut durer. Martin revient : il se montre encore plus possessif et violent que d'habitude. Sa décision est prise quand Jacob lui dit : « Martin, il t'a violée ; tu es peut-être enceinte... tu pars ».

Il faut le prendre de vitesse, sinon il tuera Cayenne (une gamine fugueuse ramenée on ne sait d'où) puis roulera jusque chez Jacob pour l'abattre aussi. Il faut agir maintenant. Un combat à mort commence.

Ce roman à peine ouvert ne vous lâche pas. Ce ne sont pas tant les péripéties qui retiennent l'attention que l'atmosphère et la densité des personnages. Le cadre, ce sont ces incroyables décors, cette bicoque délabrée où vivent les héros, une nature composée de bois, de marais et de la mer tentatrice et dangereuse. Parmi les personnages, on distingue trois figures : une fille plongée dans les tourments de l'adolescence, connaissant peu le monde des jeunes de son



âge et complètement soumise à un père tyrannique. On pleure, on souffre, on doute avec Turtle. Rarement la littérature nous a montré un être aussi fragile, qui paradoxalement, manie les armes comme un soldat. Le père : c'est l'archétype du mâle tout puissant qui exerce un pouvoir absolu sur son enfant. Apparaît aussi un « papy » bienveillant qui fut autrefois un père tyran. Quand Turtle rencontre Jacob le lecteur sait que cet événement sera le détonateur pouvant faire exploser le récit. Après trois mois de bonheur, Turtle rêve de nouveaux horizons. Comment se séparer d'un père qui ne cesse de répéter : « Je t'aime trop pour te laisser partir. On n'est rien l'un sans l'autre ». Seule solution : la mort qui intervient en conclusion dans des scènes d'une violence extrême. C'est cela « My absolute darling, un roman noir, aux personnages inoubliables, parcouru de moments de tendresse et de révolte. A lire absolument.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

RÉDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019), Alain RÉGNAULT (2020)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984)

N°202 – Janv. / Fév. 2020

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58